

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire...

FRANÇOIS DES ANNONCES.

Les lignes et au-dessous, première insertion...

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

CORRESPONDANCES.

BOTANIQUE.

No. 2.

La Botanique est cette partie de l'histoire naturelle qui a pour objet l'étude des végétaux...

Richard aussi remarque que cette science ne consiste pas, comme on le croit généralement...

La Botanique nous fait également connaître les vertus salutaires ou malfaisantes, dont est pourvue chaque plante en particulier...

Mais d'ira quelqu'un, "la Botanique n'est qu'une étude de pure curiosité,"

"Parmi les productions de la nature dont l'homme est parvenu à retirer quelque utilité...

Et quelle est donc la science qui nous fera parvenir à connaître ces plantes lorsque nous ne les aurons jamais vues auparavant?

Cette science ne serait-elle donc maintenant qu'une étude de pure curiosité, elle qui est une source inépuisable de remèdes efficaces pour le médecin qui sait y puiser...

Notre pays abonde en plantes précieuses rares et curieuses, pourquoi ne les rechercherions nous pas...

Et il lui ce qui suit: "J'apprends par ta dernière lettre que nos affaires vont bien au château..."

vous pourrez soulager et peut-être guérir les douleurs de votre ami, et ne vous félicitez vous pas tous les jours d'avoir étudié la botanique...

Le célèbre Linnæus nous content d'étudier les plantes, à toutes les heures du jour, consacrait quelquefois une partie de la nuit à les observer dans leur sommeil.

Oh! vous, jeunes amis, qui vivez à la ville au milieu des fêtes, des plaisirs et des délices de la belle saison, vous, qui avez sous les yeux, tout ce qu'il y a de beau, d'éclatant, du luxe et de grandeur dans la cité magnifique...

Il n'y a encore que quelque mois, Notre-Dame des Anges n'était qu'une mission irrégulière...

ERRATUM.—A la 47e ligne du No. 1er de l'Article Botanique, au lieu de Siebens, lisez Lichens.

SOUVENIRS DE LA FÊTE-DIEU A NOTRE-DAME DES ANGES DE STANBRIDGE.

Oh! vous, jeunes amis, qui vivez à la ville au milieu des fêtes, des plaisirs et des délices de la belle saison, vous, qui avez sous les yeux, tout ce qu'il y a de beau, d'éclatant, du luxe et de grandeur dans la cité magnifique...

mois, dans ces endroits solitaires et peuplés d'âmes de diverses croyances religieuses. Les bonnes mœurs s'y pratiquaient à peine parmi les habitants, on se défilait les uns des autres, et souvent entraînés par les flusses illégitimes de leurs voisins d'une religion opposée, des catholiques commençaient à perdre de vue les quelques instructions rares données à la hâte par le missionnaire...

Pour la première fois et c'était bien nouveau pour les habitants du Township... la procession de la fête-Dieu qui se fait si belle et avec tant de pompes dans la capitale et dans les grandes paroisses; à Boucherville, à St. Hyacinthe, d'où j'ai de si beaux souvenirs, des processions et des reposoirs magnifiques...

Rien ne fut plus beau, rien ne fut plus magnifique à l'âme, que le moment venu, où la bannière portant l'image de Marie et de son fils, vint prendre place en tête de la marche.

Douze jeunes filles habillées de blanc et le ruban bleu à la ceinture, portaient tour-à-tour une statue magnifique de la Vierge; elles suivaient deux longues files de femmes, marchant le long des balises...

Treize cents anglais proviennent dans Bilbao que l'œuvre n'était pas surabondante. Aux instances de l'Espagne nous opposâmes cette réponse inexorable: Sauvez-vous vous-même; et l'Espagne essaya en effet de se sauver elle-même...

La guerre civile eut en Espagne un caractère de plus, elle fut la guerre de la révolution; elle voulut établir l'ordre, mais l'œuvre était difficile. L'Espagne se tourna vers nous, l'abandonnâmes. Nous l'avions engagée dans la voie de la révolution; lorsqu'elle voulut établir l'ordre, nous lui répondîmes que la tâche était trop difficile.

Si encore nous nous étions bornés à ne pas la secourir; mais après avoir eu l'insigne faiblesse de ne pas la secourir, nous avons eu la vanité de vouloir paraître la protéger. (Très bien! très bien!) Au lieu de consulter, de prévenir les administrations nous avons voulu triompher avec elles; nous avons donné des conseils, on nous en a rendus!

Nous avons répété assés haut que nous avons donné des conseils; puis, pour une querelle d'étiquette, nous avons mis le pouvoir d'un honneur en doute, et finalement...

noncé par la femme de chambre dans le boudoir de la comtesse d'Harleville.

soir; quelques pots de fleurs, quelques cierges et deux images saintes en ornaient l'intérieur; l'extérieur était fait en arche et entouré de sapins. C'était là que se terminait la marche; le Te Deum fut entonné et la procession reprit son cours, jusqu'à la chapelle avec le même ordre et le même respect.

Tout le temps de la cérémonie, nous eûmes à remarquer avec plaisir la décence avec laquelle les Américains accompagnaient la procession, deux d'entre eux, dont l'un était un des musiciens venus de Durham, et l'autre une jeune fille vinrent prier Mr. le Curé de les baptiser, immédiatement après les cérémonies; Oh vous, jeunes amis, qui, peut-être, avez oublié le jeune médecin, au fond des bois, là bas, dans la solitude, avez une pensée pour lui; surtout vous amis d'enfance, amis de collège, amis d'études cléricales...

FRANCE.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Présidence de M. LEPÉLLETIER-D'AULNAY, Vice-Président.

Stance du 27 mai.

(Suite.)

Avant de s'engager dans une voie périlleuse, l'Espagne avait hésité longtemps; elle n'hésita plus dès que notre protection lui fut promise. Vous savez ce qui se passa: la reine fut reconnue; l'Espagne eut un ministère analogue à celui du 10 octobre en France. Le ministère voulut établir l'ordre, mais l'œuvre était difficile.

Treize cents anglais proviennent dans Bilbao que l'œuvre n'était pas surabondante. Aux instances de l'Espagne nous opposâmes cette réponse inexorable: Sauvez-vous vous-même; et l'Espagne essaya en effet de se sauver elle-même; vous savez comment elle y réussit. (Très bien! très bien!) L'Espagne se consuma dans des guerres mesquines, odieuses. Lorsqu'une guerre civile petite, mesquine, donna des petits militaires qui ont les mêmes prétentions que les grands. (Rire général.)

La guerre civile eut en Espagne un caractère de plus, elle fut la guerre de la révolution; elle voulut établir l'ordre, mais l'œuvre était difficile. L'Espagne se tourna vers nous, l'abandonnâmes. Nous l'avions engagée dans la voie de la révolution; lorsqu'elle voulut établir l'ordre, nous lui répondîmes que la tâche était trop difficile.

Si encore nous nous étions bornés à ne pas la secourir; mais après avoir eu l'insigne faiblesse de ne pas la secourir, nous avons eu la vanité de vouloir paraître la protéger. (Très bien! très bien!) Au lieu de consulter, de prévenir les administrations nous avons voulu triompher avec elles; nous avons donné des conseils, on nous en a rendus!

Nous avons répété assés haut que nous avons donné des conseils; puis, pour une querelle d'étiquette, nous avons mis le pouvoir d'un honneur en doute, et finalement...

noncé par la femme de chambre dans le boudoir de la comtesse d'Harleville.

XX.

DECOUVERTE DU POT AUX ROSES.

Le boudoir de la comtesse d'Harleville était un chef-d'œuvre de coquetterie et de confortabilité moderne. Tous les arts semblaient s'y être donné rendez-vous; la peinture, la sculpture, s'étaient pliées aux exigences de la mode; le jaspé, le marbre, les bois indigènes, y avaient revêtu toutes les formes; il semblait que les quatre parties du monde eussent concouru à l'ornement de ce voluptueux asile, qui tenait à la fois du fameux cabinet des Cygnes de madame de Pompadour, à Trianon, et du salon de repos de madame Tallien, dans la Chaussée-d'Antin.

Madame d'Harleville, voluptueusement assise sur une causeuse, tenait d'une main le Journal des Modes, et de l'autre, caressait un épagneul de pure race. Toujours belle, elle empruntait encore aux tentes, mystérieuses répandues capricieusement dans ce boudoir, le prestige de son négligé du matin, et semblait être devenue fleur elle-même au milieu de tous ces parfums.

La comtesse était vêtue d'une espèce de peignoir garni. Si chevelure abondante était retenue sur le sommet de sa tête par un peigne d'or monté d'améthystes, qui jetait sur ses cheveux d'insaisissables reflets de pourpre et d'azur. Une partie de cette chevelure descendait en boucles sur un cou rond et blanc orné de ces signes voluptés dont les femmes sont envieuses. Ses mains étaient dégarnies de langues, cependant un gros anneau d'or, monté d'une turquoise incrustée de caractères symboliques, était à son doigt. Ses petits pieds se trouvaient perdus plutôt que chaussés dans des pantoufles rayées, et jamais le pied historique de Ninon de Lenclos et...

de l'impératrice Joséphine n'avait été logé dans un si douce demeure.

Un autre homme que le grognard se fit pris à s'étonner devant une femme si belle et qui révélait, au dix-neuvième siècle, les merveilleux du harem de Salomon; mais lui, en vrai soldat qu'il était, s'avança naïvement vers la comtesse, sans même jeter un regard sur les planètes qui entouraient ce soleil levant et la saluait à sa manière:

—Vous m'excuserez, madame la comtesse, lui dit-il, de venir vous débusquer jusque dans votre appartement retranché.

—Et depuis quand, mon cher monsieur Bourguignon, répondit madame d'Harleville, de sa voix si douce, avez-vous besoin d'excuses pour venir chez moi? Ne savez-vous pas que le château de Montecy est ouvert en tout temps et à toute heure à l'homme qui a sauvé la vie à mon mari?

Le grognard fronça le sourcil en entendant ces paroles; cependant il répondit d'une voix grave:

—La mort de mon honore colonel, madame, a élevé entre ma maison et ce château, des contre-scarpes plus hautes que les remparts d'une place forte... nonobstant, et obéissant à l'ordre pour m'entendre avec vous dans l'intérêt de vos enfants et dans les vôtres.

A son tour, le visage de madame d'Harleville se contracta légèrement; le mot enfants avait fait passer sur ses traits un nuage de mécontentement.

FEUILLETONS DE LA REVUE CANADIENNE.

LE DERNIER DES GROGNARDS,

La Comtesse d'Harleville

ET LE MARGUILLIER.

(Suite.)

XIX.

DU DANGER D'EGARER UNE LETTRE QUI VOUS A ÉTÉ ADRESSÉE POSTE RESTANTE.

Demeuré seul, le grognard regarda sans rien dire et avec une indicible curiosité, la lettre mystérieuse qu'il retournait dans ses doigts sans oser la déplier: "La lire-je, ou ne lire-je pas?" se demandait-il part lui. Le vieux soldat réfléchit encore quelques instants en soupesant la missive. Il rumina et semblait assister au combat que se livraient dans son cœur son puritanisme et le désir de sauver de quelques pièges ses chers pupilles. Cette paternelle sollicitude eut enfin le dessus, et le grognard, en ouvrant la lettre précipitamment, s'écria:

—Ma foi, tant pis! c'est la chose qui le commande!

Et il lui ce qui suit: "J'apprends par ta dernière lettre que nos affaires vont bien au château. La conversation que tu as eue dernièrement avec ta maîtresse et que tu me rapportes, avancera bien nos projets. En effrayant madame d'Harleville sur l'abandon prochain de ses adora-

teurs qui semblaient vouloir s'attacher au char de sa fille, tu as fait un coup de maître, parce qu'une telle perspective est toujours nécessaire pour une vieille coquette comme elle.

Cette folle qui se croit encore capable d'inspirer des passions, avec ses manières enfantines, ne peut manquer de se laisser choir dans le piège que nous lui avons tendu. Continue ton plan de campagne; sa bégueule de fille sera forcée d'entrer au couvent, et nous serons débarrassés de son grand nuis de fils.

Tu sais ce que je t'ai promis en cas de réussite complète: je saurai tenir ma parole; car aussitôt marié avec madame d'Harleville, je profiterai de l'ascendant que j'ai su prendre sur son caractère, plus ferme qu'on ne le croit, pour l'obliger à vendre tous les immeubles qu'elle possède encore dans le pays, et l'emmener avec moi en Allemagne, où je veux vivre désormais.

Quant aux comptes de tutelle de ses enfants, je m'en charge. J'arrangerai les choses de façon à ce que tout le monde n'y verra que du feu, à commencer par cette gansche de notaire prétextueux, qu'on prétend être si rigide et si expérimenté.

J'ai déjà tiré quelques plumes de l'aile de ta maîtresse tu le sais, puisque tu en as eu ta part. Cette femme, au milieu de sa dépense, est d'une avarice sordide, pour tout ce qui n'est pas chiffons ou vanité: tu dois en savoir quelque chose.

Si elle ne change pas de manière de vivre, lorsque j'aurai l'honneur d'être son mari, je la fais interdire.

Je compte retourner au château d'ici à très-peu de jours. Profite de ce délai pour me peindre à la comtesse comme le seul homme qui puisse assurer son bonheur. Il faut l'appesantir, surtout, sur le couvent à l'égard de la fille, et pousser à la roue pour qu'on se dé-

barasse du jeune homme. Alors, nos affaires iront bon train.

Adieu donc, et à bientôt. Pense à mes intérêts comme je pense aux tiens, et songe aux dix mille francs que je t'ai promis: c'est comme si tu les tenais déjà."

Baron Max. GOLGOROWSKI.

—Ah! c'est comme cela que ça se joue au château! s'écria le grognard tremblant de colère. Le scélérat, si-il en froissant convulsivement la lettre dans ses mains; oh! il n'est pas encore arrivé à ce grade-là! Épouser la veuve de mon colonel, lui voler sa fortune et se débarrasser de ses enfants pour les mieux dépouiller! Eh bien! le Golgorowski a compté sans son hôte, et c'est moi qui me charge de lui établir son compte: il verra la chose.

Et s'acheminant rapidement vers sa maison. —Lucienne!... ma femme!... Euphrasie!... cria-t-il; apprêtez-moi vivement mon habit bleu et mon chapeau!... il faut que je sorte tout de suite. Allons, dépêchons-nous!

Louise et Euphrasie se hâtèrent d'obéir; car, dans les rares occasions où le maître manifestait le moindre mécontentement, on se gardait bien de le contrarier ou même de le contredire. Aussi, madame Bourguignon et sa fille n'adressèrent-elles pas la moindre question au vieux soldat sur la visite cérémonieuse qu'il se disposait à faire. Elles présument-elles qu'il allait au château; il ne s'habillait jamais ainsi que pour aller visiter madame d'Harleville; encore cela ne lui était-il arrivé que rarement depuis la mort de son mari.

Le grognard fut bientôt prêt, et sans souffler mot, il sortit de sa maison avec un calme et une tranquillité qui auraient déjoué toutes les perspicacités féminines.

Vingt minutes après, le vieux soldat était an-

noncé par la femme de chambre dans le boudoir de la comtesse d'Harleville.

XX.

DECOUVERTE DU POT AUX ROSES.

Le boudoir de la comtesse d'Harleville était un chef-d'œuvre de coquetterie et de confortabilité moderne. Tous les arts semblaient s'y être donné rendez-vous; la peinture, la sculpture, s'étaient pliées aux exigences de la mode; le jaspé, le marbre, les bois indigènes, y avaient revêtu toutes les formes; il semblait que les quatre parties du monde eussent concouru à l'ornement de ce voluptueux asile, qui tenait à la fois du fameux cabinet des Cygnes de madame de Pompadour, à Trianon, et du salon de repos de madame Tallien, dans la Chaussée-d'Antin.

Madame d'Harleville, voluptueusement assise sur une causeuse, tenait d'une main le Journal des Modes, et de l'autre, caressait un épagneul de pure race. Toujours belle, elle empruntait encore aux tentes, mystérieuses répandues capricieusement dans ce boudoir, le prestige de son négligé du matin, et semblait être devenue fleur elle-même au milieu de tous ces parfums.

La comtesse était vêtue d'une espèce de peignoir garni. Si chevelure abondante était retenue sur le sommet de sa tête par un peigne d'or monté d'améthystes, qui jetait sur ses cheveux d'insaisissables reflets de pourpre et d'azur. Une partie de cette chevelure descendait en boucles sur un cou rond et blanc orné de ces signes voluptés dont les femmes sont envieuses. Ses mains étaient dégarnies de langues, cependant un gros anneau d'or, monté d'une turquoise incrustée de caractères symboliques, était à son doigt. Ses petits pieds se trouvaient perdus plutôt que chaussés dans des pantoufles rayées, et jamais le pied historique de Ninon de Lenclos et...

de l'impératrice Joséphine n'avait été logé dans un si douce demeure.

Un autre homme que le grognard se fit pris à s'étonner devant une femme si belle et qui révélait, au dix-neuvième siècle, les merveilleux du harem de Salomon; mais lui, en vrai soldat qu'il était, s'avança naïvement vers la comtesse, sans même jeter un regard sur les planètes qui entouraient ce soleil levant et la saluait à sa manière:

—Vous m'excuserez, madame la comtesse, lui dit-il, de venir vous débusquer jusque dans votre appartement retranché.

—Et depuis quand, mon cher monsieur Bourguignon, répondit madame d'Harleville, de sa voix si douce, avez-vous besoin d'excuses pour venir chez moi? Ne savez-vous pas que le château de Montecy est ouvert en tout temps et à toute heure à l'homme qui a sauvé la vie à mon mari?

Le grognard fronça le sourcil en entendant ces paroles; cependant il répondit d'une voix grave:

—La mort de mon honore colonel, madame, a élevé entre ma maison et ce château, des contre-scarpes plus hautes que les remparts d'une place forte... nonobstant, et obéissant à l'ordre pour m'entendre avec vous dans l'intérêt de vos enfants et dans les vôtres.

A son tour, le visage de madame d'Harleville se contracta légèrement; le mot enfants avait fait passer sur ses traits un nuage de mécontentement.